

LÉGENDES ET MYSTÈRES DU CHÂTEAU DU VERGER

Récit romancé narré par le château lui-même

Prologue — La voix de la pierre

Approche. Assieds-toi près du feu. Écoute le vent glisser le long de mes murs. Je suis le château du Verger, né de la colline et du temps. J'ai vu passer des hommes bardés de fer et d'autres armés de songes. J'ai été forteresse, demeure, grange, silence. Et pourtant, je me souviens.

Sous mes dalles, des souterrains serpentent comme des veines anciennes. Au-dessus, mon donjon, jadis couronné d'une poivrière, dressait sa ronde crénelée vers le ciel. Les siècles ont façonné ma silhouette, comme ils façonnent toute œuvre appelée à durer. Je suis resté debout, solidement ancré, fort, impressionnant et rassurant, offrant encore aujourd'hui une présence stable à ceux qui lèvent les yeux vers moi.

Si l'on a, autrefois, cherché à contenir la puissance des pierres, nul n'a jamais altéré ce qui m'habite : la mémoire, la continuité et l'équilibre. Je demeure fidèle à ma colline, gardien du temps long.

Écoute : je vais te dire ce que l'Histoire tait parfois et que la légende préserve.

I — Les frères du secret

Bien avant que l'on m'appelle demeure, je fus halte. Des hommes en manteaux clairs, marqués d'une croix sombre, vinrent à moi par les chemins creux. On les nommait Templiers. Ils n'étaient ni nombreux ni bruyants. Ils parlaient peu, mesuraient tout et priaient longuement.

Ils aimaient mes caves. Ils y gravaient des signes simples — une croix, une étoile, un cercle entamé — puis effaçaient leurs pas. Certains disent qu'ils cachèrent ici un trésor. D'autres, plus attentifs, murmurent qu'il ne s'agissait pas d'or mais d'un savoir, confié à la pierre pour traverser les âges.

Depuis ce temps, je ne suis jamais resté sans présence attentive.

À chaque époque, consciemment ou non, un homme ou une femme fut lié à moi par une forme de pacte tacite : veiller, préserver, transmettre sans dénaturer. Ce serment des gardiens n'a jamais été écrit. Il se reconnaît à ceux qui réparent avec respect, qui habitent sans dominer, et qui comprennent que certaines portes gagnent à rester closes jusqu'au moment juste.

Quand l'Ordre disparut, je demeurai. Leur esprit de garde, lui, resta inscrit dans mes murs.

II — Le donjon couronné

Je me souviens du temps où mon donjon s'élevait dans toute sa complétude. Sa poivrière d'ardoise luisait sous la pluie. Les gardes marchaient sur le chemin de ronde, observant la vallée. Les mâchicoulis,

autant que les lignes harmonieuses de l'ouvrage, rappelaient que la vigilance allait de pair avec la beauté.

Un dessin ancien — sur parchemin, à l'encre noire — me représente ainsi, fier et accompli. Le trait est sûr, presque affectueux. Celui qui l'a tracé connaissait la valeur de ce qu'il dessinait.

Puis vinrent des temps de réorganisation du territoire et des équilibres. Mon sommet fut alors ajusté, non pour m'effacer, mais pour m'inscrire différemment dans le paysage. J'acceptai cette transformation. Elle renforça ma stabilité et ma présence.

Depuis lors, certaines nuits, une lumière douce apparaît près de mes hauteurs. Elle ne vacille pas. On dit que c'est la Dame de la Veille, celle qui veillait jadis sur les clés des caves et de la chapelle. Elle n'inquiète pas. Elle observe. Tant que cette clarté demeure, le château est en paix.

III — La Pucelle qui passa sans bruit

On raconte — et je ne l'ai jamais infirmé — qu'un soir d'hiver, une petite troupe s'arrêta près de moi. Une jeune fille parlait avec ferveur. Elle ne resta pas longtemps. Elle pria, observa mes murs et repartit.

Était-ce Jeanne ? Je ne saurais l'affirmer. Mais les pierres reconnaissent les âmes sincères. Et depuis ce soir-là, ma chapelle — aujourd'hui intégrée au logis et à ses volumes — conserva une qualité de recueillement particulière.

Avant sa transformation, une petite cloche appelait à une prière discrète. Préservée avec soin, elle fut descendue dans mes profondeurs. On dit qu'elle résonnera à nouveau le jour où la prière sera dite ici avec justesse.

IV — Le Florentin et l'eau souterraine

Plus tard, lorsque les temps se firent plus paisibles, vint l'ère des curieux et des esprits savants. Un homme passa par la Touraine, accompagné de carnets et de regards attentifs. Il se nommait Léonard.

Il aimait l'eau, les cavités, les pierres qui répondent à la main et à l'oreille. Il demeura peu — une nuit, peut-être deux. On le vit descendre dans mes caves, écouter le ruissellement, observer les pentes. Il esquissa quelques croquis rapides. Rien ne subsista de sa main, sinon cette intuition persistante que mes souterrains recelaient une organisation singulière.

Quand il repartit, il sourit. Et moi, je conservai ce calme secret.

IV bis — Là où le temps s'apaise

Tous ceux qui franchissent mon seuil le ressentent, même s'ils n'osent pas toujours le dire : le temps ralentit ici.

Les pas deviennent plus mesurés, la respiration plus profonde. Les pensées, d'ordinaire pressées, s'ordonnent d'elles-mêmes. Une impression de calme, de sérénité et d'apaisement s'installe, comme si le tumulte du monde demeurait à l'extérieur de mes murs.

Ce n'est ni hasard ni illusion.

J'ai été élevé à l'endroit précis où se croisent des lignes invisibles, reconnues autrefois par l'observation attentive du sol. Ces lignes de la terre, magnétiques et bienfaisantes, guidaient l'implantation des lieux destinés à durer, à protéger et à accueillir. Ce savoir, transmis sans être écrit, s'est peu à peu effacé.

Certains lieux ne se transmettent pas par rupture, mais par glissement doux du temps. Ici, le passage se fait lentement, respectueux de ceux qui vivent autant que de ceux qui ont vécu.

C'est pourquoi certains parlent ici de repos profond, d'autres de clarté retrouvée. Tous ressentent que l'on ne traverse pas ce lieu sans être, d'une manière ou d'une autre, réaccordé.

V — Seigneurs, messes et silences

Les Beauregard m'aimèrent assez pour me transformer avec soin. Ils ouvrirent des baies, firent bâtir une chapelle dédiée à Saint René et firent dire des messes pour accompagner les âmes et inscrire le lieu dans une continuité spirituelle.

Les Boistenant me consolidèrent lorsque le temps se faisait sentir. Ils couvrirent, restaurèrent, renforcèrent. Ils savaient que l'on ne possède jamais véritablement un château : on en devient le dépositaire attentif et le gardien provisoire.

C'est à cette époque que l'on évoquait une salle qui n'apparaissait pas toujours. Une pièce de délibération et d'écoute, perceptible surtout par ceux qui savaient décider ensemble.

Puis je devins domaine, ferme, grenier. On me crut paisible. Je veillais.

VI — Le trésor qui attend

Le trésor n'est pas ce que l'on imagine.

Il ne réside pas seulement sous mes pierres. Il se trouve dans la superposition des temps, dans ce que je conserve sans le livrer. Entre mes murs subsiste une phrase latine, mentionnée par un érudit du XII^e siècle aujourd'hui effacé des registres mais non de la mémoire du lieu. Gravée discrètement, elle évoque le temps qui s'écoule et la manière de l'habiter avec justesse.

Lorsque l'écoute prime sur la possession, son sens devient clair.

VII — Le retour du sacré et des grandes salles

Le temps n'a pas seulement effacé : il a aussi restitué.

Récemment, une nouvelle chapelle a été bénite en mon sein. Son autel abrite une pierre sacrée choisie avec soin, afin que la prière retrouve ici sa place naturelle. Le fil ancien n'a pas été renoué à l'identique, mais prolongé avec respect.

Mes volumes ont également retrouvé leur respiration. Le grand salon accueille à nouveau la parole, et la grande salle des chevaliers, vaste et claire, offre aujourd'hui un espace d'équilibre et de partage. Ces lieux expriment ce que j'ai toujours été : un lieu d'accueil autant que de permanence.

Épilogue — À toi, qui lis ces lignes

Ici, la transmission n'est pas une rupture, mais une continuité paisible. Le temps passe sans se perdre. Je ne suis jamais réellement possédé : je suis confié.

Lorsque l'heure vient, je reconnais ceux qui sauront devenir mes futurs gardiens : attentifs, patients, capables d'écouter ce que la pierre murmure encore.

Je veille.

Si tu viens à moi avec respect et curiosité, si tu acceptes mes silences autant que mes récits, alors je t'ouvrirai bien davantage que mes portes.

Je suis le château du Verger.

Et je veille encore.

Avertissement

Si tu visites, avance avec attention.

En bas du grand escalier, taillé dans ma pierre depuis des siècles, demeure le Basilic. Animal mythique, mi-serpent, mi-rapace, il accompagne symboliquement le lieu. Les anciens disaient qu'il éprouve les intentions et invite chacun à entrer ici avec un esprit clair et apaisé.

En parcourant mes salles, attends-toi à une rencontre intérieure. Mes murs portent des mémoires vivantes. Les âmes fortes qui sont passées ici ont laissé une empreinte subtile. Au détour d'un couloir, dans l'épaisseur d'un silence, tu pourrais percevoir le murmure des manteaux, l'écho feutré des pas anciens ou le tintement discret d'une cloche de prière.

N'aie pas peur. Avance avec respect.

Car je ne révèle mes secrets qu'à ceux qui savent écouter sans vouloir prendre.

Texte volontairement romancé — Légendes et mystères inspirés de faits, de lieux et de traditions historiques locales. L'ensemble des éléments évoqués trouve son ancrage dans l'histoire du site et s'appuie, pour la plupart, sur l'examen des archives départementales.